

# Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine

Dossiers

105-3 | 2017

Montagnes et montagnards des Suds dans la mondialisation touristique : imaginaires et pratiques

---

## Le tourisme dans les montagnes du centre du Kérala (Inde du Sud) : à la croisée des regards posés sur les populations forestières

LUCIE DEJOUHANET

Traduction(s) :

Tourism in the Mountains of Central Kerala (South India): at the Crossroads  
of Attitudes Towards Forest Populations

---

### **Résumé**

Les *adivasi* (« peuples originels ») désignent en Inde du Sud les populations forestières, notifiées dans la Constitution indienne comme « tribus répertoriées », qui habitent dans les montagnes des Ghâts et sur leurs piémonts. Ces populations se sont vues attacher deux visions essentialistes : celle de tribus préservées vivant en harmonie avec la nature, et celle de peuples arriérés qu'il faut éduquer pour leur permettre d'intégrer la société indienne. Ces deux visions cohabitent dans la manière dont les *adivasi* des montagnes sont aujourd'hui perçus par les

touristes et au-delà, par les habitants des plaines et des villes. Cet article souligne le poids des héritages dans l'approche des montagnes et dans le regard posé sur leurs habitants. À travers plusieurs exemples de sites touristiques au Kérala, nous analyserons la place assignée aux *adivasi* des montagnes dans l'imaginaire collectif et touristique, le rôle donné aux populations locales dans le développement touristique et la manière dont le tourisme fait ressortir les rapports sociaux hiérarchiques et inégalitaires existant au sein de la société forestière.

---

## Entrées d'index

**Mots clés** : montagne, représentations, tourisme, écodéveloppement, adivasi, Inde

---

## Texte intégral

Remerciements :

Une partie du travail de terrain qui a alimenté cet article a été effectuée dans le cadre de ma thèse, réalisée au sein de l'Institut Français de Pondichéry. J'ai eu le plaisir de pouvoir revisiter les sites en mai-juin 2017 et je remercie vivement le Professeur Mohan A. (Palassana) et sa famille, ainsi que Sudheesh M. (Kannambra) de m'avoir accompagnée et d'avoir fait de ces visites des moments de belle convivialité, à l'image de l'expérience touristique indienne. Merci aussi à mes amis de Palappilly et de Palakkad qui se souviendront peut-être des anecdotes racontées dans cet article.

- 1 L'augmentation du tourisme domestique dans les forêts indiennes depuis les années 2000 s'inscrit dans le contexte indien de la post-libéralisation et de l'essor du tourisme de masse (Münster & Münster, 2012 ; Cabasset-Semedo *et al.*, 2010). Les investissements s'y multiplient dans l'immobilier de tourisme, ainsi que les activités visant à répondre au nouveau besoin de nature des classes moyennes et élites urbaines. L'expérience touristique vise par définition la récréation de l'individu, considérée comme reconstitution du corps et de l'esprit (Hauteserre, 2009), grâce au repos, à la découverte, au jeu (Knafo et Stock, 2003, cité dans Sacreau, 2011) et aux plaisirs de la sociabilité. Les montagnes forestières de l'Inde du Sud répondent particulièrement bien à cet objectif puisqu'elles représentent pour les touristes urbains l'altérité absolue : ces reliefs accidentés couverts de forêts denses où rodent les bêtes sauvages sont habités par des groupes de chasseurs-cueilleurs, éloignés de par leurs cultures et leurs modes de vie des normes sociales des populations des villes et des plaines.
- 2 Ces populations si différentes qui habitent dans les montagnes des Ghâts et sur leurs piémonts, font partie des « tribus répertoriées » notifiées dans la Constitution indienne et aujourd'hui appelées *adivasi* (« peuples originels »). Ces populations se sont vues attacher deux visions essentialistes qui influencent encore le regard porté sur elles : celle de tribus préservées vivant en harmonie avec la nature dans une approche de romantisme écologique (Shiva, 1991 ; Kuper, 2005), et celle de peuples arriérés, restés en dehors de la civilisation (Ehrenfels, 1952 ; Philip, 2003). Cette approche ambivalente oriente le regard que portent sur elles les touristes, mais aussi les petits fermiers installés dans les montagnes, les habitants de la plaine ou les fonctionnaires en charge de la gestion de leur espace de vie et de sa mise en tourisme.
- 3 Cet article analyse ces regards portés sur les populations *adivasi* du centre du Kérala (Inde du Sud) et la place qui leur est assignée dans l'imaginaire associé aux montagnes forestières. La mise en tourisme de ces lieux met en évidence le poids des héritages dans l'approche des montagnes et dans les rapports aux *adivasi* qui y habitent, mais

elle permet aussi de mieux comprendre les rapports sociaux complexes au sein de la société forestière et en quoi le développement du tourisme fait perdurer les hiérarchies sociales.

- 4 Dans un premier temps, nous considérerons le développement touristique dans les montagnes du Kérala et la succession des utilisations de cette nature montagnarde devenue un objet touristique ; dans un deuxième temps, nous croiserons les regards portés sur les *adivasi* ; pour, dans un troisième temps, analyser quelques exemples de mise en tourisme dans des contextes différents.

## Le rapport à la montagne : de l'exploitation à la valorisation touristique

### Le tourisme dans les montagnes kéralaises : des marges réappropriées

- 5 Entre 2008 et 2014, le tourisme domestique en Inde a augmenté de 9,6 % et les arrivées de touristes étrangers ont crû de 10,6 % (NCAER, 2015). En 2008, le Kérala était en sixième position des États indiens quant à la destination des flux de touristes domestiques (venant du même État ou d'autres États de l'Union) et en neuvième position si l'on compte uniquement les flux provenant des autres États. En 2015, le nombre de touristes indiens au Kérala s'élevait à près de 12,5 millions, avec une augmentation de 6,6 % par rapport à 2014, et celui des touristes internationaux se chiffrait à plus de 977 000 en 2015, avec une croissance de 5,9 % par rapport à 2014 (Kerala Department of Tourism, 2016a). Dans ce contexte d'augmentation des mobilités internes dans un but de récréation (*leisure*), les montagnes, et en particulier leurs parcs naturels, attirent de plus en plus de visiteurs. Les touristes privilégient certes, dans leurs choix de destination, les villes principales du Kérala et ses hauts lieux de pèlerinage, mais en 2014 les districts de montagne attiraient tout de même entre 4 et 6 % des touristes domestiques.

**Tableau 1. Fréquentation touristique de quelques sites de montagne**

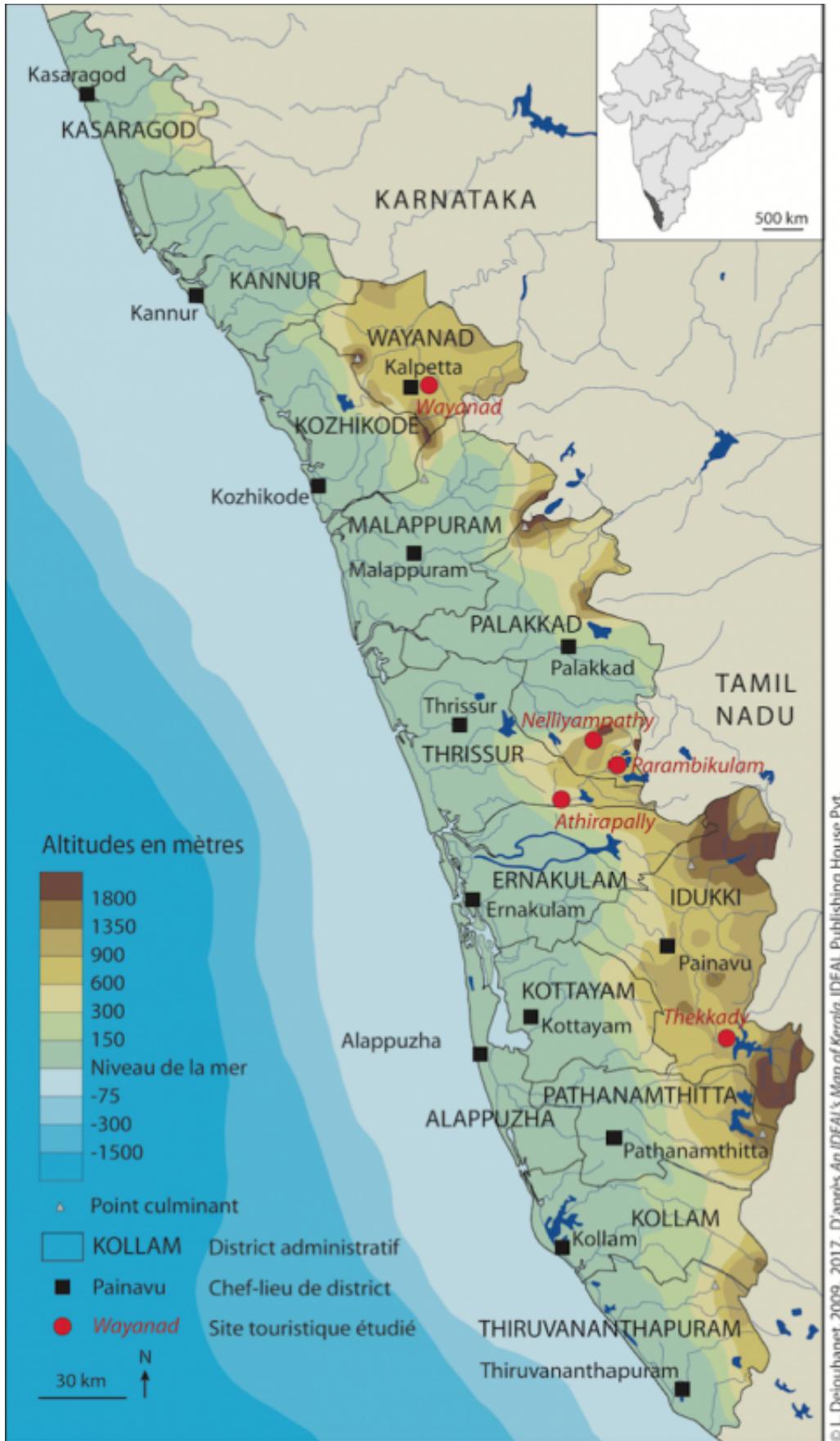
Sites	Touristes étrangers en 2014	Touristes étrangers en 2010	Taux de croissance de la fréquentation par les étrangers entre 2010 et 2014 (en %)	Taux de croissance moyen annuel de la fréquentation par les étrangers de 2010 à 2014 (en %)	Touristes domestiques en 2014	Touristes domestiques en 2010	Taux de croissance de la fréquentation par les touristes domestiques entre 2010 et 2014 (en %)	Taux de croissance moyen annuel de la fréquentation par les touristes domestiques de 2010 à 2014 (en %)
Thekkady	48 349	27 537	75,6	15,1	304 021	170 857	77,9	15,5
Nelliyampathy	569	47	1110,6	86,5	28 955	24 385	18,7	4,4
Wayanad	10 967	6 620	65,7	13,4	593 627	406 776	46	9,9
Athirapally	5177	484	969,6	80,8	361 725	58 779	515,4	57,5
Parambikulam	581	-	-	-	46 228	-	-	-
<b>Total Kérala</b>	<b>923 366</b>	<b>659 265</b>	<b>40,1</b>	<b>8,8</b>	<b>11 695 411</b>	<b>8 595 975</b>	<b>36,1</b>	<b>8</b>

Source: Kerala Department of Tourism, 2016b, 2010.

- 6 Les sites montagnards (carte 1) accueillent peu de touristes étrangers (tableau 1) : 0,06 % du total kéralais en 2014 pour les hauts plateaux des Nelliyampathy et la réserve naturelle de Parambikulam (district de Palakkad), 0,56 % pour les chutes d'eau d'Athirapally (district de Thrissur), 1,19 % pour les montagnes « tribales » du Wayanad

et 5,24 % pour la *hill station*<sup>1</sup> de Thekkady (parc naturel de Periyar, district d'Idukki) qui a développé une offre alléchante à destination de ce public (annexe 1). Entre 2010 et 2014, ces destinations ont néanmoins attiré un nombre croissant de ces touristes étrangers, alors qu'elles restaient jusque là relativement absentes de leurs itinéraires (tableau 1). Les sites montagnards sont davantage fréquentés par les touristes domestiques, en particulier le Wayanad qui, conformément à sa réputation de destination de nature privilégiée, accueille 5,1 % des touristes indiens en 2014. La réserve naturelle de Thekkady reçoit 2,6 % des touristes domestiques, tandis que les chutes d'Athirapally en intéressent 3,1 %. Ces statistiques ne tiennent compte que des séjours incluant une nuitée, alors que les touristes à la journée y sont relativement nombreux. La *Tiger Reserve* de Parambikulam reste peu fréquentée avec 0,4 % des touristes domestiques du Kérala. Les touristes indiens qui visitent les sites du Kérala viennent en grande majorité de ce même État (67,7 %) puis des États voisins : Tamil Nadu (13,2 %), Karnataka (6 %), Maharashtra (3,4 %) et Andhra Pradesh (3 %) (Kerala Department of Tourism, 2014).

### **Carte 1. Localisation des sites touristiques étudiés au Kérala**



© L. Dejouhanet, 2009, 2017. D'après IDEAL's Map of Kerala, IDEAL Publishing House Pvt.

7 Cet afflux de touristes dans les montagnes, même moindre par rapport à d'autres destinations, est un facteur de changement majeur dans les régions forestières. Encore aujourd'hui, ces forêts restent difficiles d'accès et le visiteur doit passer plusieurs

barrières contrôlées par les gardes forestiers. Le tourisme, lorsqu'il est admis, est limité à des zones restreintes, il est encadré dans ses pratiques et soumis à un programme d'activités souvent payantes. Néanmoins, les barrières s'ouvrent progressivement, permettant aux touristes de s'enfoncer davantage dans une forêt jusque là réservée à d'autres usages.

## L'histoire de l'utilisation des massifs forestiers du Kérala : de l'exploitation à la conservation

- 8 Depuis la période coloniale, les ressources naturelles des montagnes forestières du Kérala ont été exploitées selon une approche productiviste, avant que ne soient adoptées des mesures « conservationnistes » (Depraz, 2008). Ces dernières ont ouvert la voie à une mise en valeur touristique et à une ouverture raisonnée des massifs au grand public. Les populations locales exploitaient les ressources forestières avant la période britannique, ramassant des produits forestiers non ligneux et pratiquant une agriculture itinérante (Pouchepadass, 1990), mais ce fut à partir de 1856, avec la mise en défens de larges espaces forestiers et la création d'un département des Forêts dans la Présidence de Madras en 1862, que les coupes de bois s'intensifièrent, s'enfonçant progressivement dans les massifs (Amruth *et al.*, 2007). Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de larges surfaces furent plantées en tecks et autres espèces utiles (bois de santal par exemple) dans les montagnes centrales de l'actuel Kérala. Les populations forestières, regroupées en villages, constituèrent un vivier de main-d'œuvre pour la coupe et le transport des bois, puis pour les travaux liés au renouvellement et à la conservation de la ressource. Dans la même période, s'implantèrent sur les versants des plantations d'hévéas et sur les hauteurs des plantations commerciales de café, de thé, de poivre et de cardamome, transformant radicalement les paysages montagnards. L'intérêt touristique pour les *hill stations* et ces nouveaux paysages de la part des élites britanniques et indiennes, contribua alors au développement de certains sites, comme Munnar ou Thekkady. Les montagnes se peuplèrent avec l'arrivée de petits agriculteurs et d'ouvriers travaillant à la construction des routes (Dupuis, 1957), puis des grands barrages dès la fin des années 1950. Les populations « tribales » bénéficièrent de l'arrivée de cette source d'emplois et de produits de consommation et certaines s'implantèrent aussi à proximité de ces lieux d'activité.
- 9 Dans les années 1970, les plantations forestières et commerciales se multiplièrent : en particulier dans les hautes terres des Nelliampathy avec des plantations de poivriers, tecks, anacardiens, cardamomes et eucalyptus. À Parambikulam, la création en 1973 du *Wildlife Sanctuary* (réserve de vie sauvage) ralentit l'exploitation du bois, jusqu'à ce que le *Wild Life (Protection) Amendment Act* de 2002 interdise définitivement les coupes dans les réserves naturelles. Progressivement, les aires protégées devinrent des lieux de préservation. La *National Environment Policy* de 2004 vint encore durcir les réglementations vis-à-vis des populations résidant dans et près des réserves naturelles et la *Policy* de 2006 confirma la nécessité d'augmenter la protection des forêts et de leur faune sauvage (éléphants, tigres, bisons, chevreuils, etc.) et d'étendre les surfaces protégées. Cette dernière loi préconisa cependant de répondre aux besoins socio-économiques des populations locales et de les faire participer aux activités dérivées des parcs naturels comme l'écotourisme. Ainsi le *Wildlife Sanctuary* de Parambikulam est-il devenu *Tiger Reserve* en 2009, s'étendant non plus sur 285 km<sup>2</sup>, mais sur plus de 643 km<sup>2</sup>. Cette transformation a entraîné un renforcement des réglementations dans la zone centrale, associé à une ouverture aux touristes,

strictement encadrée, de la zone « tampon ».

## La « néolibéralisation » de la nature et le tourisme

- 10 La « néolibéralisation » de la nature (Münster & Münster, 2012) correspond à une nouvelle forme d'exploitation des espaces montagnards, qui dépasse les contraintes de conservation pour ouvrir le massif à d'autres enjeux capitalistes que la traditionnelle exploitation des produits forestiers. Le cas de Wayanad, développé par D. Münster et U. Münster (2012), est illustratif de cette ouverture au public d'un massif jusque là spécialisé. Les touristes qui s'y rendent, « produits du néolibéralisme indien » issus de la nouvelle bourgeoisie urbaine et employés du secteur croissant des TIC (technologies de l'information et de la communication), viennent généralement de Bangalore, Mysore et Kozhikode. Le paysage de Wayanad se transforme pour satisfaire cette nouvelle activité économique qu'est l'accueil des touristes. Les rizières et plantations commerciales, désormais plus rentables, sont progressivement abandonnées, soit pour construire des résidences de tourisme, soit, pendant un temps, au profit d'une agriculture spéculative (gingembre). La forêt et sa faune, autrefois obstacles au développement, sont devenues commercialisables grâce au tourisme, qui inscrit désormais leur conservation dans une démarche de constitution d'un « capital naturel » (Münster & Münster, 2012).
- 11 La néolibéralisation de la nature correspond à l'intervention de plus en plus prégnante des enjeux économiques dans les objectifs de conservation. Ainsi, comme dans le Wayanad, les hautes terres des Nelliampathy ont-elles subi la crise de leur économie de plantation : en 2005 déjà, plusieurs parcelles de théiers étaient délaissées et le département des Forêts avait commencé à récupérer la gestion de certains domaines (*estates*) à la fin de leurs baux, pour les laisser se reboiser. Dans ce contexte, était observé le grignotage des espaces par des constructions, dont de nouvelles résidences hôtelières. Constatant ce changement d'usages des terres forestières et le non-respect des termes des baux, le département des Forêts a engagé des poursuites contre plusieurs *estates* en 2012, avec plus ou moins de succès. La médiatisation des procès qui se sont étalés sur plusieurs années a cependant fait connaître la destination dont la fréquentation a ainsi augmenté. La diversification des activités des *estates* engendre des tensions avec le département des Forêts, alors que l'arrivée sur les hauteurs de groupes de touristes dont les déplacements sont difficiles à contrôler crée une pression supplémentaire sur l'espace. En saison, des embouteillages se forment désormais dans le bourg principal, où les hôtels se sont multipliés et une dizaine de jeeps promène les touristes. Certains *estates*, dotés de sites Internet proposant de multiples activités, attirent désormais une clientèle internationale dont le nombre ne cesse d'augmenter (tableau 1).
- 12 La marchandisation de la nature pour et par le tourisme transforme donc progressivement les objectifs de conservation des milieux, mais aussi les politiques de développement à destination des populations locales. Les visiteurs locaux se rendent en montagne pour profiter de la nature, de « l'air pur », des points de vue – comme celui de Seetharkundu en bordure des Nelliampathy (photo 1) – et des paysages, en particulier les cascades et les plantations de thé, devant lesquels ils se prennent en photo (photo 2). Les touristes de séjour, eux, cherchent plutôt le dépaysement et la confrontation à l'altérité, que l'aménagement touristique doit alors préserver et rendre accessible.

**Photo 1. Touriste admirant la vue vertigineuse sur la trouée de Palakkad depuis Seetharkundu (mai 2006)**



© L. Dejouhanet

**Photo 2. Touristes se prenant en photo devant les rapides de la rivière Chalakudy à Vazhachal (mai 2017). Les beaux paysages sont autant de prétextes à de joyeuses séances photos en groupe**



© L. Dejouhanet

## Le rapport aux *adivasi* des montagnes : l'« exotisation » des populations locales

- 13 En attente d'exotisme, les touristes veulent rencontrer des *adivasi*, ces « habitants originels », chasseurs-cueilleurs, figures du Sauvage et réminiscence d'un autre temps. « *Si vous voulez voir de vrais adivasi, vous devriez aller à Wayanad* », répète-t-on aux touristes, introduisant une hiérarchie entre vrais et faux *adivasi*, ces derniers étant ceux qui ne correspondent pas à la vision essentialisée du « tribal ».

### L'approche des touristes et des extérieurs

« 23 reines. Il voudrait se remarier.

Il se lave en se baignant dans les rivières des forêts ; près de l'agréable rivière Bhavani il médite, se tournant vers le soleil et murmurant des veda ; il marche dans la forêt traversant les gigantesques montagnes et la jungle, au son de l'eau coulant dans la rivière. C'est Mudra Moopan, roi des Kurumba à Attapady ; avec une veste noire, un turban blanc sur la tête et une canne. Les gens parlent de son âge, qu'il a 108 ans, et d'autres disent qu'il en a 120 ; quel que soit le chiffre, la vérité est qu'il a passé les cent ans depuis longtemps. Même s'il n'a pas de couronne et d'épée comme un roi normal, il a vingt-trois reines ; et avec ses enfants et ses petits-enfants, sa famille comprend 146 membres. (...) Même s'il est vieux, il ne veut dépendre de personne ; il couvre ses cheveux d'un tissu blanc comme couronne et prend une canne comme épée ; il est encore un roi de la forêt et veut rester comme tel. »

Extrait du journal populaire *Malayala Manorama*, édition du dimanche, 21.05.06.

- 14 Les clichés qui entourent les *adivasi* sont nombreux et structurent les représentations collectives portant sur ces populations des montagnes. Après la lecture de cet article sur le *moopan* (chef de village) des Kurumba d'Attapady (parc national de la *Silent Valley*, au Sud du Wayanad), la mère de mon ami S., veuve vivant à Palakkad, me demanda s'il était vrai que les *adivasi* avaient de nombreuses femmes, choquée par cette idée. L'article appuyait fortement sur cette polygamie, contraire aux principes de la société kéralaise moderne, afin d'insister sur la spécificité de ce « roi de la forêt », marchant continuellement sous les arbres pour visiter ses sujets, image romantique d'un roi tribal appartenant à un temps révolu.
- 15 Les attitudes des habitants des plaines ou des villages de montagne envers les *adivasi* oscillent entre fascination et mépris. Dans la famille qui m'hébergeait en 2005 dans un village au milieu des plantations d'hévéas, les filles de la maison se taquinaient en s'appelant *adivasi*, ce qui équivalait à « retardée » et « sale ». Ce mot pour elles avait une résonance négative, dissociée de la réalité de leur quotidien où des habitants des villages *adivasi* voisins venaient visiter leur grand-père et où l'un d'entre eux travaillait avec leur père. Si les Indiens ont développé une certaine fierté d'appartenir à une civilisation différente des sociétés traditionnelles restées à l'écart du progrès (Sacareau, 2011), les communautés forestières témoignent aussi, aux yeux des touristes domestiques, d'un passé pré-colonial du sous-continent.
- 16 L'approche des touristes étrangers n'est pas éloignée de cette attirance ambivalente pour un Autre à la fois resté dans une forme de « primitivisme » et porteur de valeurs préservées d'harmonie et de communion avec la Nature. L'altérité observée par le touriste prend toute sa valeur si elle répond à son imaginaire touristique (Hauteserre, 2009 ; Goreau-Ponceaud, 2008). Les touristes recherchent une exacerbation des différences qui leur permettent de se situer eux-mêmes par rapport à l'Autre. Si les populations locales sont proches de l'« état de nature », elles ont alors leur place au sein de l'espace naturel, comme partie intégrante du milieu, comme protectrices de cette montagne, suscitant l'admiration chez les touristes. Par contre, si elles se rapprochent, même de loin, d'un mode de vie équivalent à celui des habitants des plaines, elles perdent alors leur légitimité à vivre au sein d'une nature qu'il faut protéger des vices de la société moderne. Ainsi dans les Nelliampathy, les touristes ne cherchent pas à rencontrer des *adivasi*, tandis que dans d'autres espaces, à Wayanad ou à Thekkady, la présence de ceux-ci, même repoussés à l'extérieur des limites du parc, est incluse dans l'expérience touristique. Les brochures présentent des photos de femmes « tribales » avec leurs vêtements colorés, leurs ornements et coiffures et certains villages, en partie aménagés (photo 3), sont ouverts à la visite. Les touristes peuvent entrer dans les maisons, rencontrer les habitants, découvrir leur manière de vivre et goûter à leur nourriture, dans des sortes de « villages-zoos ethniques » (Münster & Münster, 2012), dans une « authenticité mise en scène » (Mac Cannel, 1993, cité dans Vélez Rivas, 2014). Des membres du village montrent les outils et instruments de musique, en faisant un ethnomusée vivant. À Thekkady, Parambikulam ou Wayanad, des spectacles de danses ou de chants, suivis de séances photo, complètent l'offre touristique des randonnées, observations naturalistes et sports d'aventure, plaçant les populations et leurs traditions folklorisées dans une équivalence touristique avec les éléments du paysage et la faune sauvage.

**Photo 3. Hall commun d'un village ouvert à la visite à Thekkady (novembre 2005)**



© L. Dejouhanet

## Un double regard posé sur les montagnards

### *Des peuples à intégrer à la société*

« Oh, ces Kadar ! Ils sont bien pires que des animaux ! Ils n'épargnent pas, ils ne ressentent aucune affection pour leurs bienfaiteurs des plaines qui leur apportent des vêtements décents. Ils ne montrent aucune gratitude. »

Témoignage d'un homme de la plaine, cité dans Ehrenfels, 1952.

- 17 U.R. Ehrenfels, dans sa thèse sur les Kadar de Cochin (1952), notait que l'attitude des habitants de la plaine envers ceux des montagnes était assez antipathique et peu charitable, prenant des expressions de dégoût et de supériorité vis-à-vis des « pauvres et misérables aborigènes ». Les contes populaires racontent des histoires d'enfants *adivasi* recueillis par des familles des castes agraires qui se transforment en grandissant en bêtes sauvages et finissent par tuer leurs parents adoptifs (Freeman, 1998). Ces histoires contribuent et/ou se fondent sur la « frontière écologique » (Arnold, 2001) entre plaines et forêts, entre sociétés agraires et groupes tribaux, entre civilisation et sauvagerie (Yadav, 2003 ; Kuper, 2005). Dès 1780, l'association entre espaces non cultivés, « jungle » et primitivisme ressortent des rapports coloniaux ; pour les Britanniques aussi bien que pour les classes moyennes, les forêts et les tribus étaient intrinsèquement et « écologiquement » différentes du reste du pays (Arnold, 2001). La classification coloniale, conservée à l'Indépendance, a ainsi listé les « tribus » comme « hors-castes », comme appartenant à un système social différent<sup>2</sup>. L'opposition entre nature et culture et la hiérarchie sociale qui en découlait, justifiaient la gestion des peuplements « tribaux » des montagnes par les colons « supérieurs », en décrivant le « sauvage » comme « utile si bien géré, et dangereux et inutile si non

contrôlé » (Philip, 2003)<sup>3</sup>. Les théories évolutionnistes légitimèrent les regroupements forcés de populations dans des villages, puisque celles-ci obtenaient de leur sédentarisation le moyen d'accéder à l'agriculture, étape succédant à celle de la chasse et la cueillette dans l'évolution des sociétés<sup>4</sup>.

« Le fardeau de l'homme blanc était l'aspiration de l'homme brun (...) que [l'Indien "éduqué"] souscrive ou non intellectuellement au système des castes, sa perception des Castes Répertoirees et des Tribus Répertoirees était qu'il s'agissait d'une large masse de gens incultes, sans instruction et analphabètes (...) cet Indien tenait dans sa main les rênes pour développer cette masse d'Indiens pauvres et analphabètes vivant et respirant dans la vaste campagne, qu'il s'agisse de l'Inde rurale ou de l'Inde tribale. »

Kapila Vatsyayan, 1988, cité dans Devanesan, 2001

18 Après l'Indépendance, sous couvert de développement social, les populations *adivasi* continuèrent à être soumises à des regroupements dans des villages. Dans les années 1950, l'introduction de techniques agricoles modernes dans les régions forestières kéralaises et l'éducation scolaire étaient encouragées comme moyen de « développer » les populations socialement et économiquement, pour les intégrer au reste de la société (Damodaran, 2006). Cependant, l'attitude condescendante et résignée des enseignants aboutit à développer chez les élèves *adivasi* un sentiment d'infériorité et conduisit à des échecs considérés comme normaux aussi bien par les enseignants que par les élèves (Devanesan, 2001). Encore en 2005 dans les propos de leurs instituteurs, ces enfants étaient présentés comme étant le reflet de leurs parents, primitifs et arriérés<sup>5</sup>, fainéants et irréfléchis, incapables de réussir dans les études et dans la vie.

19 Ainsi les théories évolutionnistes coloniales se sont-elles mêlées à la vision hiérarchique du système des castes, conduisant à justifier des situations postcoloniales injustes. La réticence des gouvernements kéralais successifs à appliquer le *Kerala Scheduled Tribes (Restriction on Transfer of Lands and Restoration of Alienated Lands) Act, 1975*, exigeant la restitution des terres expropriées aux *adivasi*, entre dans ce contexte. Elle s'inscrit aussi dans une incompréhension du refus par la plupart des *adivasi* kéralais d'accepter en compensation d'autres terres, dans les plaines ; leur attitude marquée par la volonté de rester dans les forêts, perçue comme « culturaliste », fut interprétée comme un refus de s'intégrer à la société (Sreekumar & Parayil, 2006). Cette incompréhension aboutit à la reconstruction de l'image de l'identité *adivasi* comme « négation de la modernisation » (*ibid.*).

## *Le romantisme écologique*

20 Un tournant majeur dans la perception des questions environnementales et de la place des peuples *adivasi* dans la société fut le mouvement *Chipko* (1973-1981), mouvement écologiste mené par les populations de la région himalayenne du Garhwal, en Uttar Pradesh (Inde du Nord), contre la coupe commerciale des bois dans les forêts dont ils avaient l'usage (Guha, 2005). Ces montagnards clamaient l'importance de la conservation de la nature comme condition à leur propre survie et leur attachement fort à la préservation de leur environnement. À la suite de cette affirmation d'une conscience environnementale propre à ces populations, émergea et se diffusa en Inde ce que Paul Greenough appella le « *Standard Environmental Narrative* », discours standardisé sur l'environnement (Greenough, 2001)<sup>6</sup>. Celui-ci consistait en un consensus académique qui postulait le passage de l'Inde rurale, en cent vingt ans, d'une condition d'harmonie environnementale, de justice distributive et d'abondance

matérielle à une situation de bouleversement écologique, d'inégalité sociale massive et de misère généralisée (*ibid.*). La « sagesse écologique » ancienne des *adivasi* devint par exemple un pilier de l'argumentation de Vandana Shiva (1991). La civilisation indienne reposait, selon elle, sur un rapport à la nature et à la forêt comme source de vie et de connaissance : à travers les millénaires, la conservation de la forêt avait été une « éthique sociale ». Ramachandra Guha (2005), lui, identifia avec la colonisation un « tournant écologique », comme rupture de l'équilibre écologique des villages indiens. *Chipko* fut de son point de vue, le symbole de la lutte des peuples « primaires » ou « indigènes », protecteurs de la nature, contre les peuples « modernes » et « industriels », prédateurs des ressources naturelles (Guha, 2005).

21 Cette version de l'histoire écologique pouvait évidemment être mise en parallèle avec le discours nationaliste de bouleversement économique et de déclin sous l'autorité coloniale (Greenough, 2001). L'idée d'un peuple vivant dans un système égalitaire en harmonie avec son environnement fut d'ailleurs reprise par les discours nationalistes pour appuyer l'idée d'une sagesse environnementale fondamentale à la civilisation indienne (Hardiman, 1996 [1994]).

22 Même si elle péchait par une exagération de leur implication écologiste et par des manipulations des faits historiques, la revalorisation des populations *adivasi* et de leur capacité potentielle à préserver leur environnement, permit à ces communautés longtemps dénigrées d'acquiescer une vraie place dans la société indienne et un droit à être écoutées. Ce sont donc tout autant des populations « primitives » que des peuples avec une sagesse environnementale que les touristes viennent découvrir en forêt : une vision de « rois de la forêt » qui se promènent dans leurs montagnes avec noblesse, vision nécessairement déçue par la découverte de populations de moins en moins différentes en apparence de leurs voisins non-*adivasi*, souvent pauvres et souffrant de l'acculturation ou révoltées par leurs difficultés à survivre et à conserver leur patrimoine territorial.

## Opposition à la folklorisation et revendication identitaire dans les montagnes

23 Le terme « *adivasi* » est aujourd'hui populaire, voire incontournable, à cause des tabous postcoloniaux associés au mot « tribal ». Le nom fut choisi par des militants politiques de la région du plateau du Chotanagpur (est de l'Inde) dans les années 1930, dans l'objectif de créer un sentiment d'appartenance identitaire chez les différentes « tribus répertoriées » (Bates, 1995 ; Soucaille, 2002). Le nom, signifiant « habitant originel », portait en lui les revendications des populations *adivasi* quant à leurs droits sur les terres qu'elles occupaient. Adapté aux idées de « propriété » et de « contrat » chères aux hiérarchies sociales héritées du colonialisme, il permettait la création d'un pouvoir de négociation (Bates, 1995). L'image essentialisée des *adivasi* servait alors à un processus d'« ethnicisation » et à la création d'une catégorie utile (Carrin & Jaffrelot, 2002).

24 Cette portée du nom s'exprime dans son utilisation quotidienne au Kérala : il peut en effet être insultant de demander à quelqu'un s'il est *adivasi*<sup>7</sup>, le lien entre « tribal » et « primitif » restant prégnant, mais cette même personne pourra clamer son appartenance au moment de parler de ses droits et des spoliations dont elle est victime, transformant l'appellation en outil de revendication. Apparaît alors une fluctuation de frontières symboliques : une population qui, d'un côté, cherche à ne pas apparaître différente du reste de la société et, de l'autre côté, sait placer une frontière entre elle et

les autres au moment d'affirmer ses droits. Certains groupes rejettent ainsi toute folklorisation de leurs traditions et toute valorisation touristique de leur culture, comme dans la région de la réserve naturelle de Chimmony (district de Thrissur) où les mouvements identitaires *adivasi* ont été particulièrement suivis.

25 En effet, dès les années 1970 au Kérala, des organisations *adivasi* se mirent en place pour défendre leurs droits, concernant l'accès à la terre, l'adaptation des structures éducatives, l'amélioration de l'habitat, la distribution des aides publiques, etc. Ces organisations furent particulièrement actives entre 1995 et 2002 dans le district de Wayanad où la population *adivasi* est nombreuse (Sreekumar & Parayil, 2006). Les occupations de terres, comme celle de Muthanga en 2003, et la réaction violente du gouvernement (la police tira sur les familles installées dans la réserve naturelle de Muthanga) dessinèrent une nouvelle image des *adivasi* comme militants et combattants pour leurs droits : ils reconstruisaient ainsi leur identité au travers de cette lutte (Kjosavik, 2006). Utilisant à leur avantage les images essentialistes associées aux *adivasi*, ces mouvements affirmaient des droits territoriaux sur les montagnes forestières comme terres de leurs ancêtres, auxquelles ils sont attachés religieusement et dont les ressources sont le fondement de leur mode de vie (Janu & Geethanandan, 2003). Les leaders des mouvements du nord du Kérala se sont déplacés dans les Ghâts occidentaux, afin de rallier les différents groupes *adivasi* à leurs revendications. D'autres actions ont alors eu lieu dans des régions septentrionales comme à Chimmony, puis dans les Nelliampathy, alors que le mouvement perdait en intensité dans le Wayanad.

26 Les *adivasi* de Chimmony et des Nelliampathy ont pu, du fait de leur politisation mais aussi de leur relative acculturation, s'opposer à une mise en valeur touristique de leurs univers culturels. Par contre, au Wayanad se développe une industrie du tourisme, qui valorise une identité *adivasi* folklorisée et qui élude totalement les luttes entre *adivasi*, département des Forêts et agriculteurs (Münster & Münster, 2012), semblant avoir récupéré la médiatisation des conflits pour valoriser la destination, et soulignant aussi la pérennité de rapports de pouvoir déséquilibrés entre les protagonistes.

## L'expérience du tourisme dans les montagnes

### L'écodéveloppement, pour quelle forme de tourisme ?

27 L'attraction principale de la région de Thekkady est la *Tiger Reserve* de Periyar, parc naturel créé en 1978 (à la suite d'un *Wildlife Sanctuary* datant, lui, de 1952) : les visiteurs sont pratiquement sûrs de voir de grands mammifères lorsqu'ils s'embarquent sur l'un des bateaux qui sillonnent le lac de barrage central. Plusieurs offres touristiques sont proposées par les comités d'écodéveloppement villageois : camp en forêt, trekking, sorties d'observation de la faune, balade sur des embarcations de bambou, spectacles de danses et concerts (Shukla, 2012). Le nombre de visiteurs dépasse aujourd'hui la capacité des bateaux, ce qui provoque de longues queues aux guichets et à l'entrée de la réserve (Mathew, 2012). Une offre parallèle s'est mise en place et des safaris en jeep, des balades à dos d'éléphants, des visites des plantations et

des villages, des événements culturels sont organisés par un secteur privé en expansion. Les activités de celui-ci échappent au contrôle du département des Forêts et des comités d'écodéveloppement.

28 L'augmentation des visiteurs dans la réserve de Thekkady entraîne une pression en contradiction avec les enjeux de conservation. Les comités d'écodéveloppement n'ont pas permis de résoudre les problèmes socio-économiques des populations. La destination d'écotourisme que devait être la région de Thekkady se transforme en destination de tourisme de masse (Mathew, 2012). Si la conservation et les activités générées par la protection de la réserve naturelle ont été pourvoyeuses d'emploi *via* les comités d'écodéveloppement, l'industrie du tourisme bénéficie en fait peu aux populations locales (Gubbi *et al.*, 2008). Plus qu'une réelle source de revenus, les comités se veulent surtout une alternative à la prédation sur la biodiversité (braconnage, cueillette, cultures de drogues, etc.) et un moyen d'obtenir l'adhésion des populations aux mesures de conservation. Ils ne permettent pas aux villageois d'obtenir une meilleure représentation dans les instances de décision. Les activités d'écotourisme proposées par les comités n'ont pas non plus favorisé les longs séjours, les touristes ne restent majoritairement qu'une à deux nuits et la réserve ne fidélise pas ses visiteurs (Mathew, 2012). Ils semblent au contraire guidés par une « surconsommation de la nature pour leur propre profit » (Mathew, 2012). Dans ce cadre, l'impact de l'activité touristique est difficilement gérable et les populations locales sont les spectatrices de la massification du tourisme dans leur région.

29 Les observations sur l'incapacité des comités d'écodéveloppement à améliorer à la fois la vie des populations locales et leur représentativité peuvent être étendues aux comités de la *Tiger Reserve* de Parambikulam (Dejouhanet, 2010). Le contexte est pourtant différent car les touristes y sont relativement peu nombreux, en partie du fait de la double tarification imposée par la traversée obligatoire de la *Tiger Reserve* d'Anamalai au Tamil Nadu pour atteindre Parambikulam. Lors des enquêtes menées en 2005, les comités d'écodéveloppement fournissaient de la main d'oeuvre pour les travaux forestiers et l'entretien des infrastructures, et finançaient le travail de quelques guides et l'activité de trois bateaux. Avec la création de la *Tiger Reserve* en 2009 et l'extension de la zone de protection exclusive, les activités se sont à la fois restreintes dans leur emprise spatiale et diversifiées avec l'augmentation du nombre de logements pour les touristes (gîtes, huttes dans les arbres, lodges) et la multiplication des activités proposées : randonnée bivouac, promenade sportive, trekking, observations nocturnes, etc. (Kerala Forests & Wildlife Department, 2013). En 2017, 32 hommes *adivasi*, issus des sept villages de la réserve, travaillaient comme guides (photo 5). Le nettoyage du site, le transport des touristes dans des véhicules dédiés, l'encadrement des groupes scolaires, la vente de souvenirs et de babioles contribuaient aussi à l'activité des habitants. S'il y a quelques années, la situation des habitants du bassin de Parambikulam était difficile, du fait de la rareté des emplois, le *Project Tiger* coordonné par la *National Tiger Conservation Authority*, semble avoir permis aux comités de reprendre une certaine vitalité et aux populations de retrouver des sources de revenu. Les spectacles de « danses tribales », autrefois secrètes, ne sont présentés qu'aux quelques touristes qui réservent un *package*. La volonté ancienne de délocaliser les villages hors de la zone centrale, qui se solde désormais par une plus grande proportion d'habitants favorables, illustre néanmoins les difficultés de survie des populations locales au sein des espaces protégés, qu'ils soient fortement ou faiblement ouverts au public.

**Photo 4. Uniforme des guides locaux dans la *Tiger Reserve* de Parambikulam (juin 2017)**



© L. Dejouhanet

## La gestion participative : pour quelle place des populations locales dans le tourisme ?

30 Si les comités d'écodéveloppement se voulaient participatifs et s'ils n'ont que partiellement répondu à cet objectif, les structures de gestion participative jouent un rôle important dans l'accompagnement des touristes sur les sites hors des aires protégées. Les chutes d'eau d'Athirapally sont considérées comme les plus grandes du Kérala (42 m de haut, 220 m de large), les touristes peuvent se promener sur les rochers au plus près de la cascade (photo 5). Les touristes peuvent ensuite poursuivre leur route vers l'amont de la rivière Chalakudy pour atteindre l'aire de pique-nique aménagée près des rapides dans le village de Vazhachal. Les deux sites sont gérés par les *Vana Samrakshana Samithy* (VSS) des villages, comités participatifs rassemblant les villageois. Leur accès est payant et à l'entrée de chacun, un grand portail de bois permet de s'assurer que le droit d'entrée a bien été versé. Tandis que le site de Vazhachal consiste en une aire de pique-nique et une petite promenade le long de la rivière (photo 2), l'aménagement des chutes d'Athirapally a donné lieu à la construction d'un large chemin menant jusqu'à la rivière et d'un sentier conduisant en bas des

chutes. En période de forte affluence touristique (week-ends, vacances), le site est saturé (photo 6). Alors qu'à l'entrée, des stands proposent toutes sortes d'articles (photo 7), au bord de la rivière deux échoppes proposent des rafraîchissements, l'une tenue par le VSS faiblement achalandée et l'autre tenu par les employés du département des Forêts avec un choix beaucoup plus vaste de produits. Cette consommation contribue à une production de déchets très importante sur le site et les singes buvant dans des bouteilles de plastique ou finissant les briques de jus de fruit contribuent à l'animation du lieu. Dans ce contexte, les membres du VSS s'activent pour nettoyer, entretenir les sentiers et veiller à faire respecter les consignes de sécurité. Une boutique, appelée « écoshop » et gérée par les VSS, est ouverte sur chacun des sites pour vendre des produits locaux (photo 8) : miel de montagne, poudre de bois de santal, produits forestiers, mais leur fréquentation est limitée.

**Photo 5. En contrebas des chutes d'Athirapally (mai 2017)**



© L. Dejouhanet

**Photo 6. Jour d'affluence aux chutes d'Athirapally, un samedi de grandes vacances. Il faut faire la queue sur les sentiers. Ces jours-là, la mise en valeur du site ressemble plus un « écotourisme de masse » (mai 2017)**



© L. Dejouhanet

**Photo 7. Entrée du site d'Athirapally : toute une activité économique se développe en bordure du site ; le long de la route s'étirent des files de voitures garées (mai 2017)**



© L. Dejouhanet

**Photo 8. Affiche présentant les « écoshops » d'Athirapally et de Vazhachal, les produits proposés à la vente sont collectés et transformés par les habitants *adivasi* du village (mai 2017)**



© L. Dejouhanet

31 Finalement, les populations interagissent peu avec les touristes ; déjà considérés comme acculturés du fait de leur recrutement ancien par le département des Forêts et de leur sédentarisation, les habitants de Vazhachal et Athirapally ne sont pas intégrés dans l'offre touristique comme les témoins de cultures ancestrales<sup>8</sup>, mais comme des guides très bons connaisseurs de leur environnement ou comme ouvriers pour l'entretien et le nettoyage des sites. Ce sont alors plus leurs compétences et leur disponibilité que leur identité, qui sont valorisées dans le développement touristique.

32 La mobilisation de ces *adivasi* dans des emplois au sein de leur village ou pour des actions de protection de l'environnement les éloigne cependant de leurs activités « traditionnelles », en particulier de la cueillette en forêt pratiquée ici de manière semi-nomade, transformant à la fois leur mode de vie et leur rapport à l'environnement qui les entoure et qui fait partie de leur culture. Le développement du tourisme, même s'il apporte des revenus à des populations pauvres, contribue aussi au déclin des cultures locales et de ce qui était valorisé comme une « éco-culture » (Gadgil & Guha, 1992). En outre, le VSS de Vazhachal devait faire « sortir du primitivisme » les habitants du village, mais il organisa en 2009 des soirées de « danses tribales » pour les touristes ; les villageois s'étaient confectionné, pour l'occasion, des jupes en feuilles, très « néo-traditionnelles ».

## Conclusion

33 Contrairement à ce qui a pu être observé dans d'autres régions d'Asie, comme en Birmanie (Hauteserre, 2009), en Indonésie (Cabasset-Semedo *et al.*, 2010) ou à Bali (Picard, 2010a, 2010b), le développement du tourisme dans les montagnes du Sud de l'Inde n'a pas permis l'émergence d'un processus de revalorisation – même biaisé – de la culture locale. Le tourisme s'inscrit plutôt dans la lignée des différents types d'exploitations des forêts et reproduit les formes d'une domination des gestionnaires du

territoire sur les populations. En effet, dans les régions montagnardes où le département des Forêts a conservé une emprise importante sur les choix de vie et de travail des populations *adivasi*, comme dans les aires protégées, le tourisme perpétue ce mode de fonctionnement, et les structures dites participatives répondent surtout à la demande de services. L'écotourisme qui trouve du crédit dans la plupart des plans de gestion des régions forestières (Varghese, 2004 ; Shukla, 2012 ; Hussain, 2003) a pourtant besoin de la population locale tout autant que du patrimoine naturel pour se développer. Dans les régions où les opportunités d'emplois sont rares ou qui sont isolées géographiquement, la valorisation économique des cultures locales apparaît comme une solution permettant à la fois la conservation de la nature et la survie des populations. Cette marchandisation des coutumes et traditions populaires, dont l'intensité varie avec la réputation du lieu, perpétue un regard biaisé sur les populations locales, objets de curiosité et/ou d'admiration pour les touristes, *adivasi* au folklore rafraîchissant, que même les luttes des *adivasi* pour leurs droits ne semblent pas remettre en question. À l'opposé, là où les *adivasi* se sont fondus dans la masse des ouvriers des plantations commerciales, où ils ont perdu aux yeux des autres leur identité même d'*adivasi*, ils ne participent que peu au développement touristique, qui, lui, les ignore, puisqu'il ne peut les valoriser comme éléments d'un *package* touristique.

---

## Document annexe

- Annexe 1 - Présentation synthétique des sites étudiés (application/pdf – 54k)

---

## Bibliographie

- Amruth M., Gurukkal R., 2007.– « Spatiality of Subsistence and the Human Ecology of Landscape: Towards Self-Regulatory Forest Communities ». In Ramesh B.R. and Gurukkal R. (dir.), *Forest Landscapes of the Southern Western Ghats, India: Biodiversity, Human Ecology and Management Strategies*. Collection Écologie, Institut Français de Pondichéry, n° 40, pp. 97-139.
- Amselle J.L. M'Bokolo E., 1999 [1985].– *Au cœur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et État en Afrique*, Collection Sciences humaines et sociales, La Découverte/Poche, 231 p.
- Arnold D., 2001.– « Disease, Resistance and India's Ecological Frontier, 1770-1947 », in Scott J.C. (dir.), in *Agrarian Studies: A Synthetic Work at the Cutting Edge*, Yale University Press, pp. 186-205.
- Bates C., 1995.– « "Lost innocents and the loss of innocence": Interpreting Adivasi movements in South Asia », in Barnes R.H., Gray A. et Kingsbury B. (dir.), *Indigenous Peoples of Asia*, Association for Asian Studies Monograph, n° 48, pp. 103-119.
- Cabasset-Semedo Ch., Peyvel E., Sacareau I., Taunay B., 2010.– « De la visibilité à la lisibilité : le tourisme domestique en Asie », in *Espace populations sociétés*, 2010/2-3.  
DOI : 10.4000/eps.4118
- Carrin M., Jaffrelot Ch., 2002.– « Introduction », in Carrin M. et Jaffrelot Ch. (dir.), *Tribus et basses castes. Résistance et autonomie dans la société indienne, Purusartha*, n° 23, EHESS, pp. 11-32.
- Damodaran A., 2006.– « Tribals, Forests and Resource Conflicts in Kerala, India: The Status Quo of Policy Change », in *Oxford Development Studies*, vol. 34, n° 3, pp. 357-371.
- Dejouhanet L., 2010.– « L'écodéveloppement participatif en question : le cas de la réserve naturelle de Parambikulam en Inde du Sud », in *Revue de géographie alpine / Journal of Alpine Research*, Dossier n° 98-1.
- Depraz S., 2008.– *Géographie des espaces naturels protégés. Genèse, principes et enjeux territoriaux*, Armand Colin.

- Devanesan P., 2001.– « Rediscovering Tribal Identity: Emerging Processes and Boundaries ». In V. Karuppaiyan et K. Pari Murugan (dir.), *Tribal Ecology and Development*. Madras: Department of Anthropology, University of Madras, pp. 56-69.
- Dupuis J., 1957.– *L'économie des plantations dans l'Inde du Sud, Travaux de la Section Scientifique et Technique*, Tome 1, Institut Français de Pondichéry.
- Ehrenfels U.R., 1952.– *Kadar of Cochin*, Madras University Anthropological Series, University of Madras.
- Freeman R., 1998.– « Folk-Models of the Forest Environment in Highland Malabar », in Jeffery R. (dir.), *The Social Construction of Indian Forests, Centre for South Asian Studies*, Manohar, pp. 55-78.
- Gadgil M., Guha R., 2000 [1992].– *The Use and Abuse of Nature*, Oxford University Press.
- Goreau-Ponceaud A., 2008. – « De l'image au voyage : l'Inde sur la route de soi », in *Articulo – Journal of Urban Research*, 2008/4.  
DOI : 10.4000/articulo.771
- Greenough P., 2001.– « Naturae Ferae: Wild Animals in South Asia and the Standard Environmental Narrative », in Scott J.C. (dir.), *Agrarian Studies: A Synthetic Work at the Cutting Edge*, Yale University Press, pp. 141-185.
- Gubbi S., Linkie M., Leader-Williams N., 2008.– « Evaluating the legacy of an integrated conservation and development project around a Tiger Reserve in India », in *Environmental Conservation*, n° 35-4, pp. 1-9.  
DOI : 10.1017/S0376892908005225
- Guha R., 2005.– *The Unquiet Woods. Ecological Change and Peasant Resistance in the Himalaya*, New Delhi, Oxford University Press (« The Ramachandra Guha Omnibus »), 244 p. [1ère éd.: 1989; réédition étendue: 1999].
- Hardiman D., 1996 [1994].– « Power in the Forest: The Dangs, 1820-1940 », in Arnold D. et Hardiman D. (dir.), *Subaltern Studies VIII. Essays in Honour of Ranajit Guha*, Oxford University Press, pp. 89-147.
- Hauteserre A.M. (d'), 2009.– « L'altérité et le tourisme : construction du soi et d'une identité sociale », in *Espace populations sociétés*, 2009/2, pp. 279-291.
- Hussain S.H., 2003.– *Vazhachal Working Plan*.
- Janu C.K., Geethanandan M., 2003.– *The return to Muthanga*, <http://www.pucl.org/Topics/Dalit-tribal/2003/muthanga.htm>, traduit du malayalam : Muthangayilekkulla Thirichhupokku – Oru Sathyavangmoolam diffusé le 31 mai 2003.
- Kerala Department of Tourism, 2016a.– *Kerala Tourism Statistics 2015*, 2 p.
- Kerala Department of Tourism, 2016b.– *Kerala Tourism Statistics 2014*, 150 p.
- Kerala Department of Tourism, 2012.– *Kerala Tourism Statistics 2010*, 200 p.
- Kerala Forests & Wildlife Department, 2013. – *Parambikulam Tiger Reserve. 1st Tiger Conservation Plan for Core (2011-12 – 2020-21)*, 750 p.
- Kjosavik D.J., 2006.– « Articulating Identities in the Struggle for Land: The Case of the Indigenous People (Adivasis) of Highland Kerala, South India », in Colloque international « Les frontières de la question foncière – At the Frontier of Land Issues », Montpellier.
- Kuper A., 2005.– *The Reinvention of Primitive Society. Transformations of a Myth*, Routledge [édition révisée de *The Invention of Primitive Society: Transformations of an Illusion*, 1988].
- Mathew R., 2012. – *Visitor Satisfaction and Community Empowerment for Sustainable Ecotourism: An Evaluative Study on Periyar Tiger Reserve in Kerala*, thèse en tourisme, Université de Pondichéry.
- Morgan L.H., 1877.– *Ancient Society, or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*, Macmillan and Co.  
DOI : 10.1522/030110918
- Münster D., Münster U., 2012.– « Consuming the Forest in an Environment of Crisis: Nature Tourism, Forest Conservation and Neoliberal Agriculture in South India », in *Development and Change*, n° 43-1, pp. 205-277.  
DOI : 10.1111/j.1467-7660.2012.01754.x
- NCAER (National Council of Applied Economic Research), 2015.– *State-wise comparison of*

*characteristics of domestic trips in India. A study based on Domestic Tourism Survey, 2008-09*, Ministry of Tourism, Government of India.

Philip K., 2003.– *Civilising Natures. Race, Resources and Modernity in Colonial South India*, Orient Longman.

Picard M., 2010a.– « L'identité balinaise à l'épreuve du tourisme », in *EspacesTemps.net*, Travaux.

Picard M., 2010b.– « Bali: The development of international tourism and the fostering of the national culture », in *EspacesTemps.net*, Travaux.

Sacareau I., 2011.– « La diffusion du tourisme dans les sociétés non occidentales. Entre imitation et hybridation, l'exemple de la fréquentation de la montagne himalayenne par les touristes indiens », in *Mondes du tourisme*, pp. 310-317.

Scott J.C., 1989.– « Everyday Forms of Resistance », in *Copenhagen Journal of Asian Studies*, n° 4, pp. 33-62.

DOI : 10.22439/cjas.v4i1.1765

Shiva V., 1991.– *Ecology and the Politics of Survival: Conflicts Over Natural Resources in India*, United Nations University Press, Sage Publications.

Shukla R.R., 2012. – *Periyar Tiger Reserve. Tiger Conservation Plan 2012-13 – 2021-22*, 692 p.

Soucaille A., 2002.– « Une question de point de vue. Dialectique de la tribu dans l'Inde contemporaine », in *Tribus et basses castes. Résistance et autonomie dans la société indienne, Purusartha*, n° 23, EHESS, pp. 131-158.

Sreekumar T.T., Parayil G. 2006.– « Interrogating Development: New Social Movements, Democracy and Indigenous People's Struggles in Kerala » in Tharamangalam J. (dir.), *Kerala. The Paradoxes of Public Action and Development*, Orient Longman Private Ltd., pp. 215-257.

Varghese S., 2004. – *Nemmara Working Plan*.

Vélez Rivas M.L., 2014.– « Les images de l'Autre et les relations d'altérité dans le tourisme. Imaginaires de la Colombie », in *Rusca*, n° 108-6.

Yadav Kumkum, 2003.– *Tribals in Indian Narratives*. Shimla Indian Institute of Advanced Study.

---

## Notes

1 Les *hill stations*, stations d'altitude, sont des villages qui ont été aménagés dans les plantations par les Britanniques, afin de servir de lieux de villégiature au moment des grosses chaleurs. L'élite indienne y séjournait aussi.

2 L'un des critères de définition des tribus passe par leur type d'organisation sociale qui les distingue « des sociétés étatiques à pouvoir centralisé » (Amselle & M'Bokolo, 1999).

3 Sur l'exploitation de cette distinction par les États dans un but de contrôle et de colonisation, voir James C. Scott (2009).

4 L'anthropologue américain L.H. Morgan distinguait trois stades dans l'évolution humaine : l'État sauvage, la Barbarie et la Civilisation, la cueillette et la chasse appartenant aux pratiques des sociétés du premier stade (Morgan, 1877).

5 La catégorisation des *adivasi* comme « communautés arriérées » (*backward communities*) provient de la législation britannique, où le terme fut utilisé dans le *Government of India Act, 1918*, qui affirmait que des groupes sociaux étaient trop arriérés pour exercer correctement leur droit de vote, et donc coopérer avec les autorités (Bates, 1995).

6 Il attribuait ce discours à Bina Agarwal, Madhav Gadgil, Ramachandra Guha, Ramila Thapar, Vandana Shiva et Helena Norberg-Hodge (Greenough, 2001).

7 Lors de notre première visite dans un village, le forestier qui nous guidait s'excusa auprès d'un homme de devoir nous le présenter comme « *adivasi* ».

8 Sur l'affiche présentant les « éco-boutiques » de Vazhachal et Athirapally (photo 8), les compétences des populations locales dans la récolte du miel par exemple, ne sont pas mises en évidence, on insiste plus sur l'importance d'adopter de bons comportements pour protéger l'environnement et d'aider au développement des « tribus ».

## Table des illustrations

	<b>Titre</b>	Tableau 1. Fréquentation touristique de quelques sites de montagne
	<b>Crédits</b>	Source: Kerala Department of Tourism, 2016b, 2010.
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-1.png">http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-1.png</a>
	<b>Fichier</b>	image/png, 89k
	<b>Titre</b>	Carte 1. Localisation des sites touristiques étudiés au Kérala
	<b>Crédits</b>	© L. Dejouhanet, 2009, 2017. D'après IDEAL's Map of Kerala, IDEAL Publishing House Pvt.
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-2.png">http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-2.png</a>
	<b>Fichier</b>	image/png, 799k
	<b>Titre</b>	Photo 1. Touriste admirant la vue vertigineuse sur la trouée de Palakkad depuis Seetharkundu (mai 2006)
	<b>Crédits</b>	© L. Dejouhanet
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-3.jpg">http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-3.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 752k
	<b>Titre</b>	Photo 2. Touristes se prenant en photo devant les rapides de la rivière Chalakudy à Vazhachal (mai 2017). Les beaux paysages sont autant de prétextes à de joyeuses séances photos en groupe
	<b>Crédits</b>	© L. Dejouhanet
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-4.jpg">http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-4.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 3,9M
	<b>Titre</b>	Photo 3. Hall commun d'un village ouvert à la visite à Thekkady (novembre 2005)
	<b>Crédits</b>	© L. Dejouhanet
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-5.jpg">http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-5.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 636k
	<b>Titre</b>	Photo 4. Uniforme des guides locaux dans la <i>Tiger Reserve</i> de Parambikulam (juin 2017)
	<b>Crédits</b>	© L. Dejouhanet
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-6.jpg">http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-6.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 64k
	<b>Titre</b>	Photo 5. En contrebas des chutes d'Athirapally (mai 2017)
	<b>Crédits</b>	© L. Dejouhanet
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-7.jpg">http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-7.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 3,5M
	<b>Titre</b>	Photo 6. Jour d'affluence aux chutes d'Athirapally, un samedi de grandes vacances. Il faut faire la queue sur les sentiers. Ces jours-là, la mise en valeur du site ressemble plus un « écotourisme de masse » (mai 2017)
	<b>Crédits</b>	© L. Dejouhanet
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-8.jpg">http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-8.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 3,9M
	<b>Titre</b>	Photo 7. Entrée du site d'Athirapally : toute une activité économique se développe en bordure du site ; le long de la route s'étirent des files de voitures garées (mai 2017)
	<b>Crédits</b>	© L. Dejouhanet
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-9.jpg">http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-9.jpg</a>

	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 3,9M
	<b>Titre</b>	Photo 8. Affiche présentant les « écoshops » d'Athirapally et de Vazhachal, les produits proposés à la vente sont collectés et transformés par les habitants <i>adivasi</i> du village (mai 2017)
	<b>Crédits</b>	© L. Dejouhanet
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-10.jpg">http://journals.openedition.org/rga/docannexe/image/3829/img-10.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 3,9M

## Pour citer cet article

### Référence électronique

Lucie Dejouhanet, « Le tourisme dans les montagnes du centre du Kérala (Inde du Sud) : à la croisée des regards posés sur les populations forestières », *Journal of Alpine Research / Revue de géographie alpine* [En ligne], 105-3 | 2017, mis en ligne le 09 janvier 2018, consulté le 16 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rga/3829>

## Auteur

### Lucie Dejouhanet

Maître de conférences en géographie. Université des Antilles, Laboratoire AIHP-GEODE EA 929. [lucie.dejouhanet@gmail.com](mailto:lucie.dejouhanet@gmail.com)

### Articles du même auteur

**Participatory eco-development in question:** [Texte intégral]  
the case of the Parambikulam wildlife sanctuary in South India  
Paru dans *Revue de Géographie Alpine / Journal of Alpine Research*, 98-1 | 2010

**L'écodéveloppement participatif en question** [Texte intégral]  
le cas de la réserve naturelle de Parambikulam en Inde du Sud  
Paru dans *Revue de Géographie Alpine / Journal of Alpine Research*, 98-1 | 2010

## Droits d'auteur



*La Revue de Géographie Alpine* est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.